
LES TRANCHÉES, DU CÔTÉ ALLEMAND

« Le 1^{er} juillet, nous eûmes le triste devoir d'ensevelir dans notre cimetière une partie de nos morts. Trente-neuf cercueils de bois blanc, sur les planches grossières desquels on avait écrit les noms au crayon, furent l'un après l'autre descendus dans la fosse. [...] Les hommes n'avaient au fond jamais rien d'autre à faire que quelques pas, c'est-à-dire à franchir le court espace qui sépare le poste de guetteur des entrées de galerie. Mais ces pas devaient être faits à la seconde même du feu le plus intense, qui prépare l'assaut, et qu'on ne peut saisir que par intuition. La vague obscure qui, dans ces nuits-là, sans qu'on pût crier des ordres, se jetait à travers les tirs furieux vers les parapets, donnait une image aussi noble que secrète de la confiance que l'on peut mettre en l'homme. Mon souvenir garde avec une vivacité particulière le spectacle de la position éventrée, fumant encore, telle que je la traversais après l'attaque. Les sentinelles de jour avaient déjà repris leur place, mais les tranchées n'étaient pas encore déblayées. Par endroits, les postes de guetteurs étaient couverts de morts, et entre eux, comme ressuscitée de leurs corps, la relève était déjà derrière ses fusils. La vue de tels groupes provoquait un étrange arrêt de la pensée, comme si, pour un instant s'effaçait la différence entre la vie et la mort.

Le soir du 3 juillet, nous revînmes en première ligne. Il faisait relativement calme, mais quelques indices minimes dénotaient qu'il devait y avoir quelque chose dans l'air. [...] La moyenne des tirs quotidiens sur les tranchées était plus élevée qu'à l'ordinaire ; il y eut aussi d'étranges variations dans les objectifs, comme si de nouvelles batteries cherchaient à régler le tir. [...] Le 13 au soir, nos abris furent pris sous le feu d'une pièce de marine, du 240, dont les énormes obus arrivaient en ronflant, suivant une courbe fortement tendue. Ils explosaient dans un fracas vraiment épouvantable. La nuit, nous fûmes réveillés par un feu nourri et une attaque aux gaz. Nous restâmes dans l'abri autour du foyer, le masque sur le visage [...]. »

Ernst Jünger, *Orages d'acier*, trad. d'Henri Plard, © Christian Bourgois éditeur, 1995.



LES TRANCHÉES, DU CÔTÉ ALLEMAND

« Le 1^{er} juillet, nous eûmes le triste devoir d'ensevelir dans notre cimetière une partie de nos morts. Trente-neuf cercueils de bois blanc, sur les planches grossières desquels on avait écrit les noms au crayon, furent l'un après l'autre descendus dans la fosse. [...] Les hommes n'avaient au fond jamais rien d'autre à faire que quelques pas, c'est-à-dire à franchir le court espace qui sépare le poste de guetteur des entrées de galerie. Mais ces pas devaient être faits à la seconde même du feu le plus intense, qui prépare l'assaut, et qu'on ne peut saisir que par intuition. La vague obscure qui, dans ces nuits-là, sans qu'on pût crier des ordres, se jetait à travers les tirs furieux vers les parapets, donnait une image aussi noble que secrète de la confiance que l'on peut mettre en l'homme. Mon souvenir garde avec une vivacité particulière le spectacle de la position éventrée, fumant encore, telle que je la traversais après l'attaque. Les sentinelles de jour avaient déjà repris leur place, mais les tranchées n'étaient pas encore déblayées. Par endroits, les postes de guetteurs étaient couverts de morts, et entre eux, comme ressuscitée de leurs corps, la relève était déjà derrière ses fusils. La vue de tels groupes provoquait un étrange arrêt de la pensée, comme si, pour un instant s'effaçait la différence entre la vie et la mort.

Le soir du 3 juillet, nous revînmes en première ligne. Il faisait relativement calme, mais quelques indices minimes dénotaient qu'il devait y avoir quelque chose dans l'air. [...] La moyenne des tirs quotidiens sur les tranchées était plus élevée qu'à l'ordinaire ; il y eut aussi d'étranges variations dans les objectifs, comme si de nouvelles batteries cherchaient à régler le tir. [...] Le 13 au soir, nos abris furent pris sous le feu d'une pièce de marine, du 240, dont les énormes obus arrivaient en ronflant, suivant une courbe fortement tendue. Ils explosaient dans un fracas vraiment épouvantable. La nuit, nous fûmes réveillés par un feu nourri et une attaque aux gaz. Nous restâmes dans l'abri autour du foyer, le masque sur le visage [...]. »

Ernst Jünger, *Orages d'acier*, trad. d'Henri Plard, © Christian Bourgois éditeur, 1995.